

— Il préfère sans doute le sien ? murmura plaisamment Maurice en se penchant vers Stanislas, qui eut grand'peine à retenir un éclat de rire.

En haut de l'escalier, Pieter annonça :

— Je vais vous montrer mon appartement. Ce fut autrefois celui des ducs de Sailles.

Ils entrèrent dans une salle en forme de rotonde, et le baron, ouvrant une porte, dit d'un ton important :

— Voici ma chambre, la plus vaste, la plus somptueuse du château ; celle où vécurent à peu près tous les ducs de Sailles.

Stanislas s'arrêta sur le seuil. Quelle émotion bizarre l'étreignait soudain ! Ce lit immense, surmonté de la couronne ducal, ces énormes fauteuils armoriés, ces fenêtres aux vitraux superbes. Oui, tout ici évoquait en lui des souvenirs.

Son regard se dirigea vers la paroi de gauche. Il y avait là une porte ; et, avant de l'avoir vue, il "savait" qu'elle était là. Derrière cette porte close, il "voyait" une grande pièce longue, éclairée par des fenêtres à vitraux clairs. Dans cette pièce, un petit lit à colonnes fuselées, une table antique couverte d'albums et de gravures.

Pieter marchait vers cette porte, il l'ouvrit en annonçant :

— Mon cabinet de travail.

— Qui ne doit pas le voir deux fois dans l'année ! murmura l'irrévérencieux Maurice.

Stanislas s'avança, jeta un coup d'œil. C'était bien cela : la pièce beaucoup plus longue que large, les jolis vitraux clairs. Mais il n'y avait pas de lit ni de table. La chambre était meublée en riche cabinet de travail.

— Ah ! ça, que signifient ces obsessions ? pensa Stanislas, un peu inquiet.

— C'était ici qu'habitaient cette pauvre comtesse de Vaulan et son fils ? dit Maurice, qui était demeuré au milieu de la chambre voisine.

— Oui, le duc Renaud leur avait donné aussitôt cet appartement. Convenez que c'était un peu vexant de voir ces nouveaux venus installés comme des princes, tandis que ma mère et moi devions nous contenter d'un appartement ordinaire ! dit le baron d'un ton de ressentiment envieux.

— C'était assez naturel, me semble-t-il, déclara Maurice. Ces pièces devaient être naturellement habitées par des membres de la famille.

Le baron pinça violemment les lèvres, et Stanislas se rappela que Maurice lui avait dit un jour :

— Ce paon de Van Hottem, tout intéressé qu'il est, donnerait bien la moitié de sa fortune pour avoir le droit de porter le titre de duc de Sailles et de se dire descendant de cette illustre famille.

Etant donné cet amer regret, il était évident que la réflexion de M. d'Aubars ne lui avait pas plu.

Les trois jeunes gens revinrent vers la porte de la chambre. Comme Maurice s'arrêtait près le seuil pour examiner une peinture, Stanislas se retourna, il embrassa d'un long regard cette pièce immense.

Et soudain il vit, dans ce lit, une délicate figure entourée de cheveux blonds, de grands yeux doux et tendres qui le regardaient et l'appelaient.

— Maman !

Ce mot lui monta aux lèvres et y mourut. Mais l'impression avait été si forte qu'un frisson l'avait secoué.

— Décidément mes nerfs sont malades ! pensa-t-il.

Pieter condescendit encore à faire visiter à ses hôtes quelques pièces et la chapelle, curieuse construction d'un type archaïque où régnait une fraîcheur humide, puis il guida les jeunes gens à travers de sombres couloirs pour gagner le fumoir où il voulait offrir des cigares aux visiteurs.

— Dites donc, Pieter, si nous allions dans le parc, au lieu de rester enfermés ici par ce temps magnifique ? proposa Maurice.

— Si vous le voulez, répondit le baron.

Ils sortirent et s'engagèrent dans une allée. Après la mort du duc Renaud, Mme Van Hottem avait fait transformer le parc, fort négligé depuis plusieurs années. Une seule partie était demeurée intacte, car tout changement lui eût enlevé de son pittoresque quelque peu sauvage : c'était celle qui dominait le ravin et la carrière où Ghislain de Vaulan avait failli trouver la mort.

— Allons de ce côté, Pieter, dit Maurice. C'est le plus charmant endroit du parc.

— Chacun son avis !... Si j'avais été à même de donner mon opinion à l'époque où ma mère a fait exécuter des travaux par ici, je vous assure que cette partie-là aurait été arrangée comme les autres !

Maurice eut un dédaigneux plissement de lèvres et échangea avec Stanislas un coup d'œil qui signifiait assez clairement : Quel imbécile !

Par un sentier zigzaguant, au sol bosselé contre lequel grommelait le baron, les jeunes gens arrivèrent au bord du ravin. Lentement, en tirant quelques bouffées de leurs cigares, ils se dirigèrent vers la carrière.

Ce site un peu sauvage, Stanislas le connaissait. Il avait vu le semblable, dans un de ses voyages sans doute.

— Voilà cette fameuse carrière où reviennent de si effrayantes fantômes, au dire des bonnes gens de par ici ! s'écria gaiement Maurice.

Quelques secondes, Stanislas demeura immobile. Il voyait ce paysage couvert de neige, ce sol blanc aussi, et là, sur cet escarpement, deux fleurs superbes, deux roses de Noël d'une beauté unique. Il lui sembla soudain que le sol manquait sous ses pieds, il ferma involontairement les yeux.

En les rouvrant presque aussitôt, il vit devant lui le ravin éclairé par un clair soleil d'automne, et sous ses pieds le sol brun, couvert d'une herbe jaune. De fleurs, point dans ce lieu aride.

— Décidément, je suis halluciné ! songea-t-il, réellement inquiet.

— Cette carrière est dangereuse, Pieter, disait au même moment Maurice d'Aubars. Voyez comme les bords s'écroulent partout.